

mariât Cadet Langevin son second fils. La famille du meunier était nombreuse, honnête et passablement aisée. Il y avait d'abord le grand-père, un beau vieillard solide, qui faisait ses quatre repas et traitait ses petites indispositions par le vin de Bar ou de Thiaucourt. La grand-mère Catherine avait été jolie dans le temps et quelque peu légère, mais elle expiait par une surdité absolue le crime d'avoir écouté les galants. M. Pierre Langevin, dit Pierrot, dit Gros-Pierre, après avoir cherché fortune en Amérique (c'est un usage assez répandu dans le pays), était rentré au village comme un petit saint Jean, et Dieu sait les gorges chaudes qu'on fit de sa mésaventure ! Les Lorrains sont gouailleurs au premier degré ; si vous n'entendez pas plaisanterie, je ne vous conseillerai jamais de voyager dans leurs environs. Gros-Pierre, piqué au vif, et quasi furieux d'avoir mangé sa légitime, emprunta de l'argent à dix, acheta le moulin de Vergaville, travailla comme un cheval de labour dans les terres fortes, et remboursa capital et intérêts. La fortune qui lui devait quelques dédommagements lui fournit *gratis pro Deo* une demi-douzaine d'ouvriers superbes : six gros garçons, que sa femme lui donna d'année en année. C'était réglé comme une horloge. Tous les ans, neuf mois jour pour jour après la fête de Vergaville, la Claudine, en baptisait un. Seulement, elle mourut après le sixième, pour avoir mangé quatre grands morceaux de *quiche* avant ses relevailles. Gros-Pierre ne se remarqua point, attendu qu'il avait des ouvriers en suffisance, et il arrondit son bien tout doucement. Mais comme les plaisanteries durent longtemps au village, les camarades du meunier lui parlaient encore de ces fameux millions qu'il n'avait pas rapportés d'Amérique, et Gros-Pierre se fâchait tout rouge sous sa farine, ainsi qu'aux premiers jours.

Le 4 septembre donc, il mariait son cadet à une bonne grosse mère d'Altroff qui avait les joues fermes et violettes : c'est un genre de beauté qu'on goûte assez dans le pays. La noce se faisait au moulin, vu que la mariée était orpheline de père et de mère et qu'elle sortait de chez les religieuses de Molsheim.

On vint dire à Pierre Langevin qu'un monsieur décoré avait quelque chose à lui dire, et Fougas parut dans sa splendeur. " Mon bon monsieur, dit le meunier, je ne suis guère en train de parler d'affaires, parce que nous avons bu un coup de vin blanc après la messe ; mais nous allons en boire pas mal de rouge à dîner, et si le cœur vous en dit, ne vous gênez pas ! La table est longue. Nous causerons après. Vous ne dites pas non ? Alors, c'est oui.

—Pour le coup, pensa Fougas, je ne me trompe pas. C'est bien la voix de la nature ! J'aurais mieux aimé un militaire, mais ce brave agriculteur tout rond suffit à mon cœur. Je ne lui devrai point les satisfactions de l'orgueil ; mais n'importe ! J'ai son amitié."

Le dîner était servi, et la table plus chargée de viandes que l'estomac de Gargantua. Gros-Pierre, aussi glorieux de sa grande famille que de sa petite fortune, fit assister le colonel au dénombrement de ses fils. Et Fougas se réjouit d'apprendre qu'il avait six petits-enfants bien venus.

On le mit à la droite d'une petite vieille rabougrie qui lui fut présentée comme la grand-mère de ces gaillards-là. Dieu ! que Clémentine lui parut changée ! Excepté les yeux, qui restaient vifs et brillants, il n'y avait plus rien de reconnaissable en elle. " Voilà, pensa Fougas comme je serais aujourd'hui, si le brave Jean Meiser ne m'avait pas desséché ! " Il souriait avec malice en regardant le grand-père Langevin, chef putatif de cette nombreuse famille. " Pauvre vieux ! murmurait Fougas, tu ne sais pas ce que tu me dois ! "

On dîna bruyamment aux noces de village. C'est un abus que la civilisation ne réformera jamais, je l'espère bien. A la faveur du bruit, le colonel causa ou crut causer avec sa voisine. " Clémentine ! " lui dit-il. Elle leva les yeux et même le nez et répondit :

—Oui, monsieur.

—Mon cœur ne m'a donc pas trompé ? vous êtes bien ma Clémentine !

—Oui, monsieur.

—Et tu m'as reconnu, brave et excellente femme !

—Oui, monsieur.

—Mais comment as-tu si bien caché ton émotion ?... Que les femmes sont fortes !... Je tombe du ciel au milieu de ton existence paisible, et tu me vois sans sourciller !

—Oui, monsieur.

—M'as-tu pardonné un crime apparent dont le destin seul fut coupable ?

—Oui, monsieur.

—Merci ! oh ! merci !... Quelle admirable famille autour de toi ! Ce bon Pierre qui m'a presque ouvert les bras en me voyant paraître, c'est mon fils, n'est-il pas vrai ?

—Oui, monsieur.

—Réjouis-toi : il sera riche ! Il a déjà le bonheur ; je lui apporte la fortune. Un million sera son partage. Quelle ivresse, ô Clémentine ! dans cette naïve assemblée, lorsque j'éleverai la voix pour dire à mon fils : " Tiens ! ce million est à toi ! " Le moment est-il venu ? Faut-il parler ? Faut-il tout dire ?

—Oui, monsieur."

Fougas se leva donc et réclama le silence. On supposa qu'il allait chanter une chanson, et l'on se tut.

" Pierre Langevin, dit-il avec emphase, je reviens de l'autre monde et je t'apporte un million."

Si Gros-Pierre ne voulut point se fâcher, du moins il rougit et la plaisanterie lui sembla de mauvais goût. Mais quand Fougas annonça qu'il avait aimé la grand-maman dans sa jeunesse, le vieux père Langevin n'hésita point à lui lancer une bouteille à la tête. Le fils du colonel, ses magnifiques petits-fils et jusqu'à la mariée se levèrent en grand courroux, et ce fut une belle bataille.

Pour la première fois de sa vie, Fougas ne fut point le plus fort. Il craignait d'éborgner quelqu'un de sa famille. Le sentiment paternel lui ôta les trois quarts de ses moyens.

Mais ayant appris dans la bagarre que Clémentine s'appelait Catherine, et que Pierre Langevin était, né en 1810, il reprit l'avantage, pocha trois yeux, cassa un bras, déforma deux nez, enfonça quatre douzaines de dents, et regagna sa voiture avec tous les honneurs de la guerre.

" Diable soit des enfants ! disait-il en courant la poste vers la station d'Avricourt. Si j'ai un fils, qu'il me trouve ! "

VI

IL DEMANDE ET ACCORDE LA MAIN DE CLÉMENTINE

Le 5 septembre, à dix heures du matin, Léon Renault, maigre, défaits et presque méconnaissable, était aux pieds de Clémentine Sambucco, dans le salon de sa tante. Il y avait des fleurs sur la cheminée, des fleurs dans toutes les jardinières. Deux grands coquins de rayons de soleil entraient par les fenêtres ouvertes. Un million de petits atomes bleuâtres jouaient dans la lumière et se croisaient, s'accrochaient au gré de la fantaisie, comme les idées dans un volume de M. Alfred Houssaye. Dans le jardin, les pommes tombaient, les pêches étaient mûres, les frelons creusaient des trous larges et profonds dans les poires de duchesse ; les bigonias et les clématites fleurissaient ; enfin une grande corbeille d'héliotropes étalée sous la fenêtre de gauche, était dans tout son beau. Le soleil appliquait à toutes les grappes de la treille une couche d'or bruni ; le grand yucca de la pelouse, agité par la vent comme un chapeau chinois, entre-choquait sans bruit ses clochettes argentées. Mais le fils de M. Renault était plus pâle et plus flétri que les rameaux des lilas, plus abattu que les feuilles du vieux cerisier ; son cœur était sans joie et sans espérance, comme les groseilliers sans feuilles et sans fruits !

S'être exilé de la terre natale, avoir vécu trois ans sous un climat inhospitalier, avoir passé tant de jours dans les mines profondes, tant de nuits sur un poêle de faïence avec beaucoup de punaises et passablement de mougiks, et se voir préférer